



Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at <http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content>.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

will go to the nearest grocery and buy the supplies for the cooking department. Thus they will acquire the French system of measures and money values.

READING LESSON.

MIS EN SCÈNE: UN MAGASIN D'ÉPICÉRIE.

Personnages : Deux petits garçons, Pierre et Jean ; l'épicier.

Jean. Bonjour, monsieur. Avez-vous de belles pommes, ce matin ?

L'épicier. Oui, mon garçon. En voici, de belles rouges. Combien en voulez-vous ?

Jean. J'en veux deux kilos.

L'épicier. Les voici. Un franc, s'il vous plaît.

Jean. Je vous remercie.

Pierre. Combien coûte ce fromage ?

L'épicier. Quatre-vingts centimes la livre. C'est du fromage de Neufchâtel.

Pierre. Donnez-m'en une livre, s'il vous plaît.

L'épicier. C'est ça. Désirez-vous autre chose ? Les œufs sont frais ce matin et les pommes-de-terre sont très bon marché.

Pierre. Je vous remercie. C'est tout pour aujourd'hui. Bon jour, monsieur.

Les deux garçons sortent du magasin portant les deux paquets.

Song, "Savez-vous planter les choux ?" from *Vieilles chansons et rondes*, by M. Bontet de Monvel.

FOURTH GRADE.¹

FRENCH.

LORLEY ADA ASHLEMAN.

In connection with their manual training, the children of the fourth grade will dramatize "Les Outils de Louis XVI." The love this unfortunate king bore these tools will make them the most sympathetic *raconteurs* of his sad history. The pathetic life of Louis XVI., his love for manual labor, cannot fail to interest a child and to open the door for him into a French atmosphere. The tool, in its conversation, will use the verb the children themselves will have often employed in connection with it. If a strong desire is shown by the class to know more about this king and his queen, incidents in the history of their lives and of their reign will be enlarged upon.

¹A complete outline for this grade will appear in the February number.

LES OUTILS DE LOUIS XVI.

La râpe. Quel ennui ! quel supplice !

L'équerre. Qu'avez-vous donc, ma chère ?

La râpe. Vous me demandez ce que j'ai ! Puis-je me trouver heureuse, dans ce musée d'antiquités ? Moi, qui ai toujours été habitué à polir, à unir les planches, je languis dans une oisiveté forcée.

La scie à tenon. Je le crois bien. Je n'ai pas scié une planche depuis que nous avons quitté le magnifique palais de Versailles. Si sa Majesté nous voyait ici, abandonnés, nous qui étions la joie de son cœur, que dirait-il ?

La râpe. Que dirait-il de nous voir mourir dans ce misérable trou, après avoir fait le bonheur de son existence ?

Le marteau. Il me semble rajeunir et enfoncer des clous quand je pense avec quelle joie le roi, dauphin alors, nous vit pour la première fois. Ah ! ah ! ce fut moi qui attirai le premier ses regards.

Tous les outils. Oh ! oh ! oh !

Le tournevis. Monsieur le marteau, vous êtes aussi vaniteux aujourd'hui que jadis.

Le marteau. Vous pouvez rire autant que vous voudrez, monsieur le Tournevis. Je dis la vérité, vous le savez bien ; je vous la martèlerai en tête.

Le maillet. Laissez le en paix. A quoi bon discuter avec un tel tapageur ?

Le marteau. Prétendez-vous donc que le roi ne fit pas plus usage de moi que de vous tous ?

La varlope. Cela se pourrait bien. Vous vous soumettez à n'importe quel travail ; tandis que nous autres, plus raffinés dans nos goûts, nous ne nous prêtons qu'à certains travaux ; moi, par exemple, je rabote toutes les inégalités.

La râpe. Vous avez mis le doigt sur la plaie.

Le marteau. Je ne discute plus avec des vaniteux tels que vous.

Le troussequin. Laissons là, tout parallèle blessant les uns pour les autres.

La lime. Il vous fait convenir que vous n'êtes pas aussi poli que nous.

Le vilebrequin. Ni aussi délicatement perfectionné !

La clef anglaise. Oh ! ne nous querellons pas, après tant d'années d'intimité ! Tâchons de passer nos derniers jours dans la concorde. Moi, ainsi que ma sœur la râpe, je n'ai goûté aucun bonheur depuis que je n'ai plus à serrer ou à desserrer les écrous du roi.

L'équerre. Je n'oublierai jamais quel plaisir il avait à se servir de moi pour tracer avec exactitude ses lignes et ses angles. La seule fois qu'il nous oublia fut le jour de son mariage avec Marie Antoinette.

Le tournevis. Elle se moquait bien souvent de nous, surtout de moi, lorsque, sous la main du roi, je faisais entrer les vis dans les trous.

La scie à chantourner. Elle ne pouvait comprendre, la fille de l'orgueil-

leuse Marie Thérèse, la passion du roi pour nous tous. Cependant que de jolis objets n'a-t-il pas taillés, évidés pour elle, avec notre concours ?

Le marteau. La pauvre femme ! Sa fierté subit beaucoup d'humiliations plus tard.

Le tournevis. Je me demande pourquoi le roi l'aimait tant ; elle ne s'intéressait point à ses travaux manuels. On dit qu'elle s'impatientait quand elle le voyait travailler, et surtout quand il se préoccupait des intérêts du peuple.

Le vilebrequin. Moi, qui perce des trous à travers le bois, la pierre, je crois avoir pénétré le cœur de cette reine. Elle voulait bien faire, mais, dans sa fierté, elle ne pouvait comprendre les souffrances du peuple ; elle ne pouvait comprendre qu'un peuple eût aussi des droits.

La scie à tenon. Je n'oublierai jamais l'expression du roi, le jour où il apprit le Serment du Jeu de Paume.

La scie à chantourner. Ce n'est pas étonnant quand on songe à ce qui s'ensuivit.

La râpe. Je n'ai jamais pu comprendre comment cela s'était passé.

La scie à chantourner. Comment ? Vous ne le savez pas ?

Le riflard. Si vous voulez, je vais de nouveau raboter et vous aplanir la question.

La râpe. Oui, je vous en prie ; cela me mettra de meilleure humeur.

Le riflard. On avait l'habitude dans les grandes difficultés de réunir les États-Généraux. Louis XVI, notre bon maître, incapable de trouver les moyens de combler la dette de ses ancêtres, avait décidé, sur la proposition de Necker, la réunion de ces États. Cette assemblée se composait de trois parties : la première, celle du Clergé, la plus puissante ; la seconde, celle des Nobles ; et la dernière, celle du Peuple ou le Tiers État.

La râpe. Cette question d'argent n'a-t-elle pas divisé les États-Généraux ? Le peuple n'a-t-il pas été en désaccord avec la noblesse et le clergé ?

Le riflard. Le tiers, par suite des opinions contraires, qui s'élevèrent dans les États, chassé de la salle commune, délibéra seul.

La râpe. Ah ! je sais ce qu'ils ont fait. Les députés ont trouvé ouverte la salle du Jeu de Paume, et s'y sont installés.

Le riflard. Ne m'interrompez donc pas. . . . Ils firent là le serment de ne pas séparer avant d'avoir donné une constitution à la France. Leur fidélité à ce serment a en grande partie causé la Révolution française.

Le marteau. La reine, plus effrayée que le roi du serment du Jeu de Paume, essaya d'obtenir de Louis XVI qu'il réunît des troupes étrangères dans les environs de Versailles.

La scie à tenon. Le peuple ne l'aimait guère à cause de ses goûts extravagants.

La règle. La pauvre femme !

L'équerre. C'est que le roi la gâtait beaucoup. Il se laissait toujours influencer par elle.

Le tournevis. Louis XVI, en vérité, faible de caractère, avait un bon cœur. Je me souviendrai toujours de lui avec tendresse.

Le valet. Pour cela, oui, mais il n'avait pas la main assez forte pour maintenir l'ordre.

Le maillet. Vous souvenez-vous de l'hiver qui précéda la Révolution ? Comme il fut bon pour les pauvres et comme il leur distribua des aumônes !

Les tenailles. Et son bonheur de donner à son fils le dauphin une table confectionnée par lui-même, où il avait dessiné sur le stuc la carte du monde entier.

La râpe. Vous vous souvenez bien que s'il avait quelque mécontentement, quelque gros chagrin, notre société l'effaçait bien vite.

La scie à chantourner. Comme il aimait ses enfants !

La scie à tenon. Je n'oublierai jamais sa tristesse à la mort de son fils aîné.

Le valet. Heureusement il n'a pas appris la triste fin de son autre fils.

L'équerre. Ce pauvre petit enfant de onze ans resta longtemps, comme la reine, emprisonné.

La râpe. Que c'était affreux de voir cette foule désordonnée assaillir le palais de Versailles. Je m'en souviens bien ; j'ai vu tomber dans les bras du roi la reine, prête à sangloter.

Le tournevis. L'horreur fut encore plus grand quand ces mines farouches apparurent à l'intérieur de sa chambre.

Le maillet. Il semblait y avoir plus de femmes que d'hommes.

L'équerre. D'où venaient-elles ?

Le maillet. Mais de Paris, qui est à une distance de vingt kilomètres ; elles avaient marché toute la nuit.

Le tournevis. Je me demande comment on a pu arriver jusqu'à la chambre de la reine.

Le riflard. C'est fort simple. Le roi avait donné l'ordre à ses gardes de ne pas employer la force contre la foule. Quand celle-ci eût monté les grands escaliers, appelés escaliers de la reine, la garde se replia dans les appartements du roi, ce qui laissa l'appartement de Marie Antoinette ouvert.

La scie à tenon. La reine y était-elle ?

Le riflard. Oui, elle était dans sa chambre à coucher ; elle n'eut pas le temps de la quitter.

L'équerre. S'est-elle sauvée ?

Le riflard. Oui, elle réussit à sortir par une petite porte qui donnait dans les appartements privés.

L'équerre. N'est-ce pas que c'est triste de la voir dans la chambre du roi, entourée de ses enfants, regardant avec terreur dans la cour la foule qui demandait sa tête ?

La râpe. Je crois que pour la première fois de sa vie elle comprit qu'elle n'était pas sacrée pour la foule de Paris qui en voulait, non au roi, mais à la reine.

Le marteau. On m'a dit que dans sa prison elle se montra fort brave, mais toujours hautaine.

Le ciseau. Louis XVI, comme Marie Antoinette, ne manifesta aucune crainte. Il fut désolé de voir tournée contre lui la colère de son peuple pour lequel il avait toujours fait le bien autant qu'il le comprenait.

Le marteau. Une chose me fait grand plaisir ; c'est de voir la reine, toujours si égoïste, entourer le roi, après son emprisonnement, de tant de tendresse et de tant d'affection.

La scie à chantourner. Qui ne serait touché de son désespoir à la mort de Louis XVI ?

La varlope. Heureusement il ne savait pas que, quelques mois plus tard, la reine devait, comme lui, monter les marches de la guillotine.

La râpe. Vraiment, je deviens toute triste quand je songe aux souffrances de ce pauvre maître. J'ai honte de m'être plainte de ma vieillesse et de mon abandon, car je ne suis pas la seule qui ait souffert de cette terrible révolution.

FIFTH GRADE.

HARRIET T. B. ATWOOD.

REVIEW FOR NOVEMBER.

History.—After listening to the reports given by the different children on the weaving done in early New England homes (see review for October), a closer investigation of the colonial period of New England was begun. The children were first asked to picture the scene of the "Mayflower's" landing. Each child contributed what he could, either orally or by a blackboard sketch ; selections bearing on the point were read from Drake's *On Plymouth Rock* and Austin's *Standish of Standish* ; pictures of the harbor, the "Mayflower," the people, their possessions aboard, the ship, were studied ; the geographical points of interest were located on a relief map of North America and on a chalk-modeled map of Massachusetts drawn to a larger scale. A brief consideration of the motives which brought these people from their homes in England followed, the organization of the government of the little community was considered, the building of the town described, and selections were read from Bradford's *History of Plymouth Plantation* and from Fiske's *Beginnings of New England*. The children used Nina More's *Pilgrims and Puritans*, Drake's *On Plymouth Rock*, and Guerber's *Thirteen Colonies* for reference books.

Next, a study was made of the home life and occupations of the people during the first years of the colony, their ways of lighting, heating, cooking, farming, hunting, fighting, and dressing. The influence of the topography, soil conditions, climate, flora, and fauna upon the people's manner of living was considered, the geographical data being gathered from personal experi-